



De
Yannis Ritsos

Traduction
Anne Personnaz

Conception et Jeu
Valérie Schwarcz

Phèdre

EXPLICATION NÉCESSAIRE

*Il y a certains vers - parfois des poèmes entiers -
moi-même je ne sais pas ce qu'ils veulent dire.
Ce que je ne sais pas me retient encore.
Et toi tu as raison d'interroger. N'interroge pas.
Je te dis que je ne sais pas.*

(...)

*Les choses que je sais je te les explique. Je ne néglige pas.
Mais les autres aussi ajoutent à notre vie. Je regardais
son genou plié, comme elle dormait, qui soulevait le drap.
Ce n'était pas seulement l'amour. Cet angle était
la crête de la tendresse, et l'odeur du drap,
de la propreté et du printemps complétaient
cet inexplicable, que j'ai cherché, en vain encore, à t'expliquer.*

YANNIS RITSOS

Phèdre traverse le temps . Sa généalogie, son destin remontent à l'Antiquité grecque, elle a laissé derrière elle l'écho lointain de la plainte racinienne et la soumission aux dieux, on la retrouve bien ancrée dans le XXème siècle et ses combats, femme forte, en résistance, qui questionne avec lucidité le sens et l'éternité du désir, la souffrance et la passion humaine sans espoir de rédemption. Comme «*le temps s'effondre tranquillement dans la poésie*», Yannis Ritsos transpose le mythe dans un contexte historique qui, éveillant de multiples échos, reste ambigu comme le discours poétique.

La parole sans concession de Phèdre, mais aussi sa capacité d'empathie témoignent bien sûr de l'engagement politique et humaniste de Ritsos qui fut un grand résistant à toutes les dictatures que connut son pays.

L'absence d'Hippolyte plus précisément le choix dramaturgique qu'il ne soit pas présent physiquement sur scène, permet toutes les audaces de l'imagination; il est nulle part, il est partout, peut-être déjà mort, dissimulé sous la table, chaque spectateur à qui le texte s'adresse intimement porte en lui son Hippolyte, se le raconte, peut le retrouver peut-être en fermant les yeux...

L'histoire se répète, aussi parce que nous sommes au théâtre et que la mort est hors champ, la chaise du pendu est déjà renversée, la faute originelle sans cesse à expier, la dernière parole sera celle d'une jeune fille à l'âge où tout frémit, où l'on ne peut encore que pressentir le secret :
«je ne sais pas quel était cet homme...il y a tant de secret depuis les commencements»



La musique, le son, le chant qui donnent parfois de l'air entre les mots, bousculent aussi le texte, mais de manière sensible, presque imperceptible, semblant venir de très loin, enfouis dans les souvenirs de Phèdre. Ce qu'on en perçoit, c'est comme un trop-plein qui déborde de sa mémoire, alimentant son délire, ses obsessions qui la mènent au bord du gouffre «*je ne sais plus où demeurer ainsi assiégée par mes ombres, plus dévoilée à présent, debout je crois au milieu du monde, trahie, exposée...*»

Parfois encore la musique, la saturation de la guitare électrique, décuplent son désir de vivre, de se libérer de toutes chaînes

«je me rappelle un cheval sauvage tout blanc attaché par la patte à un arbre, comme il se démenait, comme écumait sa queue, sa crinière...je me disais , il va s'arracher le pied, et sur trois pattes désormais il galopera en boitant fier vers l'inconnu – peut-être qu'aucune liberté ne se gagne sans quelque sacrifice de notre part -»



© Monika J.

L'espace se trame autour d'éléments dont la symbolique est forte, car en relation profonde avec la construction mentale de Phèdre; plus le travail de l'actrice est concret, physique, plus l'espace s'abstrait.

Une chaise enracinée, une robe qui a oublié d'être suspendue mais tente de se tenir droite, une table étrangement basse comme une fosse...

«Quand je mets la table j'ai l'impression que je couvre un mort d'un drap blanc, que je n'ai de droit ni sur mon mort ni sur le drap. Cette maison est un corps, je le touche, il me touche, il s'accroche à moi...»

Apparemment au milieu, un tapis rouge se déroule tel le chemin qu'emprunta Agamemnon pour rentrer dans son palais, on connaît la suite, mais ce tapis protocolaire

est ici bosselé, vallonné, dévoré par en dessous, comme le fauteuil de Phèdre dont les racines se déploient comme des nerfs.

Le choix des formes et des couleurs, l'écru, le rouge semble proposer une esthétique trompeuse, à l'image de la belle robe qui s'affaisse et se fane, comme la vieille robe de mariée oubliée dans un placard, qu'on ne remettra jamais plus.

Le corps, la voix, les gestes de l'actrice tendent à transgresser cette esthétique pour révéler la crudité du désir, la cruauté, la violence aussi d'un corps et d'un visage exposés à ce point, parfois dans une telle proximité avec le spectateur, qu'il est impossible de cacher quoique ce soit
«le masque je l'ai déchiré, je l'ai jeté à tes pieds»

dit Phèdre à Hippolyte, et dit l'actrice au spectateur à qui elle s'adresse, on pourrait dire «d'homme à homme» dans une parole ouverte et un engagement sans fard.

Cette femme entre enfance et vieillesse millénaire, entre chien et loup, entre rire et larmes, tension et relâchement, se tient là, debout, son mouvement propre pris dans le mouvement universel, au cœur d'une existence écartelée entre ses exigences personnelles et les impératifs collectifs, comme nous le sommes tous.

Elle explore des chemins escarpés, à la recherche d'une parole libre et fière, rejetant l'imposture, les masques de la bienséance, avant de vaciller au fait de sa colère et d'assumer sa vengeance, comme un dernier acte à poser parce que *«la mort est la seule justice définitive»*, il n'y a plus de consolation.



© Virginie Villemain

Ce que Ritsos semble vouloir distinguer à travers Phèdre serait ce point aveugle, l'endroit du manque originel, au-delà du manque amoureux, le manque de l'autre, de son altérité irréductible à notre «moitié», elle aussi disparue en des temps mythologiques.

Pour le texte en français, j'ai choisi de travailler avec la récente traduction de Anne Personnaz publiée en 2010 par une toute jeune maison d'édition « ErosOnyx » qui a vu le jour dans le Cantal en février 2007.

L'évidence de la beauté, c'est qu'elle nous touche en plein cœur. Quand la parole a cette force, et qu'elle nous rend meilleur, elle est aussi réjouissante à dire qu'à entendre, j'en suis sûre.

L'écriture poétique. Ce que Ritsos continue d'interroger à travers ce texte, c'est bien sûr aussi la finalité de la poésie, peut-être la dernière arme contre la barbarie si tant est qu'elle commence *«là où la mort n'a pas le dernier mot»*. Comme Phèdre dessinant le corps nu de Hippolyte sur ses paquets de cigarettes, Ritsos en prison ou interné a beaucoup écrit sur ses paquets de cigarettes. Son écriture est dense, luxuriante, trop de mots parfois, mais écrire lui était nécessaire pour survivre, ne pas devenir fou. C'est aussi comme cela qu'il faut entendre ces mots, à défaut de pouvoir tous les comprendre. Si l'on prend le risque du poème, si on se laisse cueillir, envahir, le poème est tout en résonances et sensations, la matière concrète, quotidienne parfois, et la matière du rêve s'entremêlent.

Le poème a oublié d'être raisonnable, ou rationnel, mais le récit de Phèdre se déroule au gré d'une pensée qui se déploie dans sa complexité mais surprend souvent dans sa désarmante simplicité, dans la manière dont elle doute, s'interroge, avec pudeur parfois aussi, laissant toujours entrer la lumière.



Valérie Schwarcz, mai 2012

EXTRAITS

Phèdre :

«Ton corps je le sais bien, comme un poème appris par coeur que sans cesse j'oublie. La chose au monde la plus inconnue la plus changeante et insaisissable, c'est le corps humain – qui peut l'apprendre ?»

«Notre souffrance personnelle, la plus infime, nous tourmente bien davantage que toute la souffrance du monde. Quelle souffrance du reste est petite ?»

De Ritsos, Aragon écrivait en 1971 :

«Je ne savais pas d'abord de lui qu'il était le plus grand poète vivant de ce temps qui est le nôtre. Je l'ai appris par étapes, d'un poème à l'autre, j'allais dire d'un secret à l'autre.»

Yannis Ritsos, né en 1909 dans le Péloponnèse, est mort à Athènes en 1990.

Dès 1936, il fut un résistant à toutes les dictatures que connut son pays.

Dans les années 70, il travailla dans une grande proximité avec Antoine Vitez qui voyait en lui le poète novateur capable de toucher le grand public.

Les seize compositions qui constituent *Quatrième dimension*, réunies sous ce titre en 1972 et auxquelles sera adjointe *Phaidra* écrite en 1975, ont toutes la particularité de relever à la fois de la poésie et du théâtre, de jouer sur le pouvoir de l'une et de l'autre.

Ritsos les présentait comme un condensé de tous ses autres livres, et de fait tous les thèmes de son œuvre s'y rassemblent, dans une parole plus que jamais rayonnante d'humanité et de compréhension, et dans une forme qui marque l'apogée de son art. La plus part des personnages de ses « monologues » sont empruntés à l'antiquité grecque. La *Phaidra* de Ritsos s'émancipe de celle d'*Euripide*, car elle est en réaction face à son destin, avec une pensée de femme moderne et une parole libre et audacieuse sur le désir charnel, la sensualité, ou encore le vertige de la mort envisagée par le suicide.

« Nous retrouvons ici, dans le labyrinthe délirant des images et des réflexions, des leitmotiv chers au poète : le combat incessant, la liberté, la justice, la souffrance, la mémoire, l'enfermement, la destinée et le courage de la femme, le corps, l'éternité, dans l'alternance du réel et de l'onirisme, dans l'artifice libérateur du dédoublement avec ses personnages et de la mise à distance pour mieux se dire... »

Anne Personnaz, traductrice du texte



Distribution

De Yannis Ritsos

Traduction : Anne Personnaz

Conception et Jeu: Valérie Schwarcz

Scénographie et costumes : Laure Guilhot

Création sonore : Hervé Mignot

Lumière : Bruno Goubert

Collaborations artistiques : Cecile Cora, Dominique Guihard et Nathalie Pivain

Editions : ErosOnyx (Cantal)

Production : Les Allogènes



Avec le soutien du Ministère de la culture et de la communication - DRAC AUVERGNE

de la Région Auvergne, du Département de l'Allier et de la SOFIA

Et avec l'aide du Théâtre des Lucioles - Rennes

Création

Résidence et création à Cosne-d'Allier Théâtre Le Bastringue les 5, 6 et 7 avril 2012

Représentations

Dans certains lieux, le spectacle sera accompagné d'une exposition des œuvres de Laure Guilhot.

Contact artistique

VALERIE SCHWARCZ
06 03 34 27 72
valschwarcz@gmail.com

Contact Diffusion

Sophie-Danièle GODO
06 86 82 58 78
sd .godo@gmail.com
didascalialia03@gmail.com

Production

Cie les Allogènes en 2012
puis
Association DIDASCALIA
dès 2014

Avec le Théâtre
des Lucioles :

2009 : *La Panique* de Rafael Spregelburd, mise en scène Marcial di Fonzo Bo et Pierre Maillot
Leaves de Lucy Caldwell, mise en scène Mélanie Leray au Théâtre National de Bretagne
2005- 2006 : *Automne et Hiver* et *La Veillée* de Lars Noren
mise en scène de Pierre Maillot et M. Leray au Théâtre de la Bastille
Festival d'Automne à Paris et en tournée en France

2002-2003 : *Les Ordures la Ville et la Mort* de R. W. Fassbinder, mise en scène P. Maillot
L'excès-l'usine de Leslie Kaplan, mise en scène M. di Fonzo Bo

2000-2001 : *Igor et caetera* de Laurent Javaloyes mise en scène P. Maillot
L'Inondation de Zamiatine, mise en scène Elise Vigier

1998-99 : *La Maison des Morts* de Philippe Minyana et *Le Poids du Monde* de Peter Handke
mise en scène L. Javaloyes et P. Maillot

En 1997 le Théâtre des Lucioles est en résidence au Centre Dramatique National, Théâtre Gérard Philippe de Saint Denis
Création de *Le Cabaret Luciole*, *Comme ça* de L. Javaloyes et *Et ce fut...*
d'après G. Garcia Marquez

Avec d'autres
metteurs en scène
et compagnies :

2011 : *Quand vient l'Etranger* de Yannis Ritsos, avec Valérie Vivier, production «Les Allogènes»
2010 : *La Duchesse de Malfi* de Webster, mis en scène par Anne-Laure Liégeois
Centre Dramatique National le Festin à Montluçon repris au Théâtre 71, scène nationale de Malakoff et en tournée

2009 : *Les Vacances* de Jean-Claude Grumberg
Festival de Cosne d'Allier et tournée dans l'Allier, avec la compagnie «le P'tit Bastringue»

2008 à 2011 : *Rencontres de Hérisson*, avec A. L. Liégeois
Lectures-spectacles sur des commandes d'écritures à des auteurs

2005 : *L'Utopie fatigue les escargots* de Serge Valletti, avec le Théâtre Dromesko (tournée en France)

2000 : *Antigone* et le *Journal d'Antigone*
de Henri Bauchau mis en scène de Thierry Roisin pour le Festival d'Avignon à la Chartreuse

1996 : *Lady Macbeth* dans *Macbeth* de Shakespeare (mise en scène Marc François, Festival d'Automne)
Le Square de Marguerite Duras mis en scène par Noel Casale
Le Pélican de Strindberg mis en scène par Catherine Fourty

1991-1993 : Formation à l'Ecole du Théâtre National de Bretagne et participe à la fondation du Théâtre des Lucioles à Rennes

Passage du texte
à la trame :

Née en 1973, un pied en Allier, l'autre en Bulgarie.

Des études littéraires (hypokhâgne, khâgne, triple cursus en lettres, histoire de l'art et russe jusqu'en thèse)

1997 à 2000

Découverte du textile chez les créateurs Miller et Bertaux

2002 à 2007

Création de la société a n o m a l i e s (design textile, décors de vitrine, créations d'objets...)

Depuis 2009, elle travaille en « solo » en tant qu'artiste plasticienne (expositions et commandes de galeries ou de salons, voire commandes d'autres artistes)

Dernière
expositions et
installations de ses
sculptures :

« Installation sur le thème du Rêve »

Salon Playtime Paris juillet 2012

« Mobilier végétalisé »

Ouma Productions,

Salon Maison et Objet

Paris, septembre 2011

« Rhizotopia »

Musée des Beaux-Arts et d'Art

Contemporain, d'Arles, mai 2011 (Collection permanente)

« Dans le corps humain »

Salon Playtime Paris, janvier 2011;

Tokyo, février 2011

« Bulbes et racines »

Galerie Végétale, Paris, juin 2010

« La plante parasite »

Galerie Gasa*, Tokyo, décembre 2009

« Oiseaux, envol »

Salon Playtime, Tokyo, septembre 2009

« Un jardin miniature »

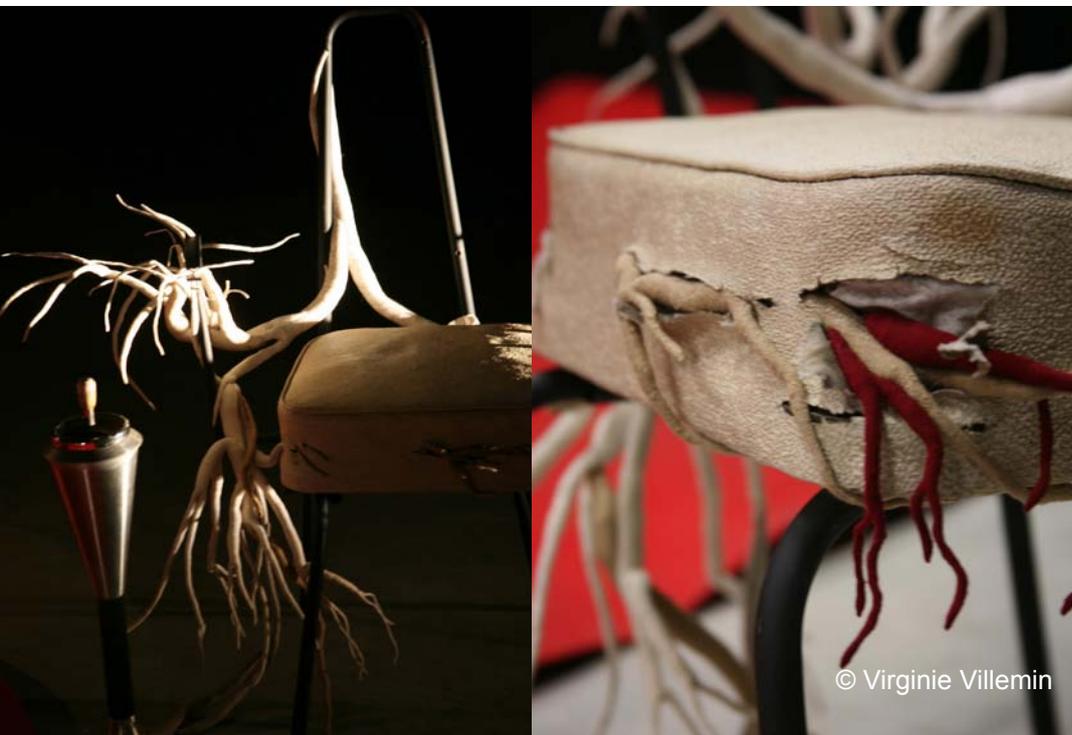
Galerie Bazar et Garde-Manger, Tokyo,

mars-avril 2010

Créations pour
Spectacles :

Costume **Mandragore** pour le spectacle «Le Vieil Homme de la Montagne»

Cie les Antliaclasses création Théâtre de Vidy-Lausanne septembre 2012



Un monologue à huis clos bouleversant

La Fabrique Poëin vient de présenter à nouveau un spectacle de haute qualité avec l'aide de la compagnie Les Allogènes.

Il s'agissait du « Phaidra », (Phèdre) de Yannis Ritsos, un monologue en huis clos interprété par une bouleversante Valérie Schwarcz.

Elle a campé de façon magistrale cette héroïne de l'Antiquité, transportée par l'auteur dans la Grèce de la fin du XX^e siècle, à l'époque des colonels.

Entre rires et larmes

Valérie Schwarcz était tour à tour la Phèdre amoureuse de son beau-fils et la femme révoltée par les masques et les impostures des convenances.

Entre rire et larmes et avec le courage de l'impudeur, elle a « embarqué » les spectateurs dans sa déclaration d'un amour interdit « pour dire le sexe, le sang, la souffrance, le

sens de l'éternité de ce désir qui nous renvoie à cette scène originelle d'où nous étions absents et qui toujours nous hante ».

Elle a servi magnifiquement le texte de Yannis Ritsos, ce poète grec méconnu, mort en 1990, qu'Aragon décrivait comme « le plus grand poète vivant de ce temps qui est le nôtre » et à qui la Fabrique Poëin voulait rendre hommage. ■

Phèdre, le poète et la tragédienne



En assistant à la représentation de Phèdre, un combat inconnu proposée à l'espace culturel « La Pléiade », par la Compagnie « Les Allogènes », le public a partagé un grand moment de théâtre et de poésie.

Le poète, c'est l'auteur Grec, Yannis Ritsos dont Aragon, disait : « Je ne

savais pas d'abord qu'il était le plus grand poète vivant de ce temps qui est le nôtre. »
Tragédie antique

Né dans le Péloponèse en 1909 et décédé à Athènes en 1990, Yannis Ritsos a laissé une œuvre considérable souvent inspirée par l'histoire de son pays et par la tragédie antique.

De Phèdre il fait une héroïne de tous les temps qui traverse les siècles et parle pour demain. Seule en scène, elle se confie à un Hippolyte absent : « Je t'ai fait venir. Je ne sais par où commencer. » Parole encore hésitante qui questionne ou qui déclare péremptoire : « La sainteté avant le péché, je n'y crois pas. »

Cette parole qui dit l'amour dans sa plénitude « la maison est ton corps, c'est ton corps ensemble avec le mien. » qui dit l'apaisement d'une nuit étoilée et des certitudes que nous saisissons d'elle « aucune liberté ne se gagne sans quelque sacrifice » une comédienne Valérie Schwarcz, s'en empare.

Elle est Phèdre, elle l'incarne, elle l'habite étonnamment, par le corps, par la voix, par le geste. Phèdre toujours debout, rayonnante, audacieuse, rejetant le masque de la bienséance, revendiquant une parole libre et sans fard. Parfois un son, un chant, une musique viennent ponctuer le texte et rythmer la danse des sentiments, des obsessions, des délires, des désirs (*).

Phèdre interroge. Phèdre affirme : « la seule injustice c'est la vie elle-même et la mort seule justice définitive. » Au terme de son éprouvant voyage au bout de la nuit subsisteront encore bien des questions : « Quels secrets ? Quelle ivresse ? Quelle souffrance ? Quelle vérité ? » mais aussi une certitude : « Quelle belle incorruptible nuit. »

Incorruptible répété jusqu'au murmure, jusqu'au silence.

(*) Il faut citer ici le travail de Bruno Goubert (lumière), Laure Guilhot (scénographie et costumes).

Phèdre un combat inconnu

Contact artistique :

VALERIE SCHWARCZ
tel 04 70 06 85 61
et 06 03 34 27 72
valschwarcz@gmail.com

Contact diffusion :

Sophie-Danièle Godo
04 70 06 63 36
06 86 82 58 78
sd.godo@gmail.com

Production :

2012 2013 LES ALLOGÈNES,
2014 Association DIDASCALIA
Les grands pariaux
03190 Venas

Dans certains lieux, le spectacle peut être accompagné
d'une exposition des œuvres de Laure Guilhot.

Lieux	Dates
L'Ételon (03)	11 et 12 mai 2012
Lavault Ste-Anne - Montluçon (03)	5 et 6 juin 2012
Hérisson (03) - Festival Les Arts Mêlés	Le 9 juillet 2012
L'Aire Libre - St Jacques de La Lande	4 et 5 octobre 2012
Espace la Pléiade Commentry (03)	16 février 2013
Grenoble et Isère	25 et 30 avril et 4 mai 2013
Théâtre d'Aurillac	10 décembre 2013
